

La princesse, dit-on, n'aurait pas succombé au mal survenu après la naissance de son fils. Lorsque, délaissée par son époux, elle avait été sur le point de rendre le dernier soupir, la malade se trouvait dans un château isolé des environs de Moscou, confiée particulièrement aux soins pleins de dévouement d'Aurore, comtesse de Kœnigsmark (2). Celle-ci, effrayée des brutalités du tsarevitch à l'égard de la jeune femme, de ses menaces répétées et prévoyant qu'un jour elle succomberait à un tel traitement, aurait alors résolu, à ses risques et périls, de la soustraire définitivement, par un subterfuge, à une semblable existence. S'assurant la fidélité de ses femmes, elle l'aurait fait transporter, sans connaissance, dans une chambre écartée du domaine, puis, sur son ordre, un courrier serait parti pour Moscou, annoncer que la princesse avait cessé de vivre.

Une bière toute scellée aurait été présentée à la cour. L'habituelle autopsie, devant les témoignages probants et le temps écoulé, aurait été évitée. L'Europe entière enfin se serait endeuillée pour une bûche enveloppée d'un linceul.

Laissons donc Alexis confier à une dame de haute lignée le soin d'élever ses deux enfants que leur mère, morte pour tous, ne peut réclamer, et suivons maintenant la princesse dans une vie nouvelle et romanesque.

Lorsque, grâce aux attentions dont l'entoure la comtesse Aurore, la jeune femme a retrouvé forces et santé, il lui faut songer, pour sa sûreté, à quitter promptement la Russie. Munie de quelques pierreries et d'une somme d'or qu'elle tient de sa protectrice, elle se rend à Paris, vêtue en femme du commun et accompagnée d'un vieux domestique de confiance qui se fait passer pour son père. La fugitive reste peu de temps dans notre capitale, où une rencontre imprévue pourrait compromettre sa sécurité. Elle y prend une servante et, toujours avec son soi-disant père, gagne un de nos ports, où elle s'embarque à destination de la Louisiane (3).

Parvenue à cette colonie, alors exploitée par la France, elle est néanmoins l'objet de l'attention général. Chacun se demande pourquoi cette jeune femme, appelée à plaire sur l'ancien continent, a fui justement les lieux où ses attraites lui auraient valu tant d'hommages.

Un jour, veille de fête à La Nouvelle-Orléans, tandis qu'elle enseigne à de jeunes créoles les contre-danses européennes, un officier d'infanterie, nommé d'Auban, s'avance vers elle, lui demande de vouloir bien l'aider, le lendemain, à diriger les réjouissances. Mais, tandis qu'il

lui parle, son regard l'observe et s'étonne. Il a comme un mouvement d'hésitation. Sa voix prend une intonation particulièrement respectueuse. D'Auban est allé en Russie. Attaché à la maison d'un grand seigneur finlandais, il a eu l'honneur de l'accompagner à la cour de Russie. Il a reconnu, il croit reconnaître la princesse Charlotte.

L'exilée volontaire garde, néanmoins, une attitude si indifférente, si naturelle, qu'il reste, à son sujet, pensif et incertain. D'ailleurs, malgré la similitude des traits, il a peine à se persuader qu'une femme dans une situation aussi précaire puisse être la belle-fille du tsar, et, d'autre part, peut-il la croire en vie quand sa mort a été annoncée, racontée dans toutes les gazettes européennes ?

Pour arriver à démêler ce mystère, et peut-être aussi parce que Charlotte a produit sur lui quelque impression, d'Auban offre au soi-disant père de lui rendre service en toutes choses. Il se lie enfin étroitement avec les nouveaux colons.

Plusieurs années se passent. Un jour, un navire touche la côte, apporte la nouvelle de la mort du tsarevitch Alexis. Encore du mystère : saura-t-on jamais comment mourut ce prince ? La cour publie qu'il a succombé à une attaque d'apoplexie ; mais on affirme, d'autre part, que, reconnu coupable de nombreux crimes, il a eu la tête tranchée.

En apprenant cet événement de la bouche d'Auban, la princesse ne peut réprimer un grand trouble. L'officier, alors, avec une respectueuse insistance, la presse de lui confier la raison de cet émoi, dont, peut-être, il est, par avance, instruit.

Certaine alors de s'épancher devant le plus sûr ami, la veuve lui conte les douloureux événements qui ont amené sa fuite de Russie.

— Puisqu'il en est ainsi, Madame, déclare d'Auban, vous avez en moi non seulement un confident à toute épreuve, mais encore un serviteur plein de zèle. Si vous désirez reprendre votre rang et vos droits à la cour des tsars, je suis prêt à vous y conduire. Ordonnez, je renonce à mon poste et me sou mets à votre volonté.

La princesse fut profondément touchée de cette offre, mais la déclina. Certes, elle désirait revoir ses enfants, mais lorsqu'ils seraient en âge de comprendre ses malheurs. Aujourd'hui, ceux-ci la croyaient morte. Élevés par des mains étrangères, quel accueil lui feraient-ils ? Devrait-elle lutter pour reconquérir non seulement leur affection, mais encore ces honneurs jadis si chèrement payés ? Jamais elle n'avait été aussi tranquille qu'en son obscurité. Pour toujours, elle renonçait à l'existence de la cour.

Cependant, elle pria d'Auban de garder sur son état le secret le plus absolu et de ne rien changer à l'attitude qu'il avait toujours eue envers elle.

(2) Aurore, comtesse de Kœnigsmark, mère du maréchal de Saxe, trisaïeule de la baronne du Devant, connue sous le nom de George Sand. Aurore, née vers 1668, mourut abbesse de Quedlimbourg en 1728.

(3) La Louisiane, colonisée par les Français, surtout dans la seconde partie du XVIII^e siècle, fut cédée aux États-Unis, contre paiement, en 1803.